

Faire et défaire le langage

Gilles Suzanne

Maître de conférences en arts de la scène, Aix Marseille Univ, LESA (EA 3274),
Aix-en-Provence, France

Les rapports multiples que la poésie entretient à la philosophie et à la politique se perdent dans les temps les plus obscurs de l'histoire¹. Les études littéraires, les sciences politiques, la philosophie, mais aussi les poètes, se sont interrogés régulièrement sur ce qu'est la poésie ou ce qu'elle pense². Est-elle l'autre de la pensée et du politique ? Constitue-t-elle les limites de la raison humaine ? Est-elle immanente ou extérieure aussi bien à la philosophie qu'à la politique ? Existe-t-il une poésie philosophique ? Ou bien encore, confère-t-elle un certain art à la politique ?

Questions abyssales auxquelles nous nous garderons bien de répondre.

Il en est une autre, en revanche, que nous voudrions poser.

Que fait le poème ?

Ou bien, qu'est-ce peut le poème ?

Posant cette question toute spinozienne, nous revisiterons *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2*, une œuvre majeure de Deleuze et Guattari. Cette véritable somme, qui suit *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie 1*, reprend *Rhizome. Introduction*, parus respectivement en 1972 et 1976, mais aussi deux articles, « Un seul ou plusieurs loups ? » et « Comment faire un corps sans organes ? » (revue *Minuit*, numéros 5 de janvier 1973 et du 10 de septembre 1974), constitue le livre de toutes les (dé)connexions³. Si le thème nous intéresse, c'est qu'il signale que le poème, avant même d'être effet locutoire et procédé illocutoire, effectue une hétérogénéité : ce qui serait son effet perlocutoire⁴. Ce que nous traduirons par son devenir connectif. Le poème, qui prend toujours pour objet les limites ordinaires et quotidiennes qui s'imposent à la langue, mais aussi les conditions routinières et machiniques qui la maintiennent, constitue en cela une langue en actes. Il s'accomplit, comme une langue dans la langue, comme un acte de parole qui expérimente ses propres limites et conditions d'effectuation.

Avançant pas à pas dans le territoire deleuzo-guattarien, nous nous appuyerons sur chaque concept clé de l'essai. Nous assurant du bon entrain philosophique de notre progression, nous chevillerons sur chaque « plateau » quelque chose de la poésie. Nous vérifierons ainsi que ce que le raisonnement philosophique apporte à la poésie en matière d'interrogation critique, la poésie le lui renvoie en termes de fonctionnement des appareillages conceptuels.

1 André Tosel, « Philosophie et poésie au xx^e siècle », *Noesis*, [<http://noesis.revues.org/21>], consulté le 07 mai 2017 ; Michael A. Soubbotnik, « Poésie et politique », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, n° 26, [<http://www.cairn.info/revue-francaise-d-histoire-des-idees-politiques-2007-2-page-3.htm>], consulté le 07 mai 2017 ; Odile Welfélé (dir.), *Poésie et politique, Terrain*, n° 41, septembre 2003.

2 Récemment, Jacques Rancière, *En lisant Philippe Beck*, Caen, Nous, 2016 ; Alain Badiou, *Que pense le poème*, Caen, Nous, 2016. Ou, dans le champ poétique, la numéro inaugural de la revue Bébé intitulé *Dis-moi c'est quoi la poésie*. [<https://bladnad.wordpress.com/2017/01/02/bebe-dis-moi-cest-quoi-la-poesie/>]

3 On ne compte pas moins de 94 occurrences de la notion.

4 John Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970 ; Sandra Laugier, « Acte de langage ou pragmatique ? », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 42, p. 279-303, [<http://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2004-2-page-279.htm>].

« Le multiple, il faut le faire » (p. 13).

L'état de la langue se détériore. Sa condition langagière s'appauvrit au contact de la culture informationnelle et communicationnelle. Sa condition culturelle se trouve si enchâssée dans des distinctions et des fragmentations sociales, que la langue renvoie dos à dos ses locuteurs. Sa condition politique s'aliène toujours plus au discours aveugle et passionnel des caciques contemporains. Ses conditions épistémiques sont plus que jamais spécialisées et fermées les unes aux autres.

La langue s'assèche.

Elle est prise dans une déconnexion généralisée qui la coupe de toutes les transversalités s'offrant à elle sur le champ social. Elle n'est branchée que sur le flux unique et morne de l'opinion, spécifiée selon les langages conventionnels et engoncés dans des idéologies ferventes qui organisent les paroles sur ce champ. Les intensités et les singularités de la langue sont prises dans des espaces de connexions pré et surdéterminées. Elles s'équarissent dans le vacarme et la « fréquence » des « significations dominantes » (p. 100) de l'information et de la communication. Elles s'érodent à force de « résonance » des modes d'expression subjectifs assujettis à l'« ordre » établi (p. 100-101) des systèmes sociaux, artistiques, scientifiques, politiques, économiques, médiatiques, technologiques, technocratico-scientifiques...

Eu égard à cette situation, la tâche de la poésie, notamment expérimentale, est incommensurable.

Ses *aficionados* se rappelleront que la poésie s'inscrit dans une généalogie dont elle revendique, dans son contenu, la portée radicale et contestatrice avant-gardiste. Qu'elle corresponde à une pluralité de modes d'expression la rendant génétiquement reconnaissable : du happening à la performance, du sonore au visuel... S'il n'y suffisait pas, la poésie, toujours prompte à réinventer les modes expressifs de la langue et à en déconstruire les contenus socialement et culturellement déterminés, se rappellerait à leur attention en faisant valoir sa faculté critique face à toutes les formes de modernités asservissantes et assujettissantes. Par-là, elle s'oppose aux conceptions classique, idéaliste et romantique qui font du poète un auteur « compétent » (p. 20) : capable de « calquer » la langue sur ce que le monde lui dit (ou pas) et habile dans sa manière d'effectuer le poème selon des modes d'expression assujettis aux canons majoritaires de la production poétique et aux formats normatifs de l'industrie du livre.



Ce qu'est la poésie n'apparaît qu'au-delà de ses linéaments généalogiques et de cette vitalité génétique.

La poésie expérimentale procède concrètement. Le poème se propose à la langue comme un espace vidé de toutes connexions surdéterminées par des systèmes de signifiante majoritaires et des modes d'expression prédéterminés. Un espace déconnecté, mais non point sans connexions. Aussi, le poème a cela d'expérimental qu'il se compose dans la langue comme l'espace de mise en œuvre de toutes les connexions indéterminées.

Avec quoi le poème fait-il fonctionner la langue ? « En connexion de quoi il fait ou non passer des intensités, dans quelles multiplicités il introduit et métamorphose la sienne » ? (p. 10).

Le poème relève d'une triple expérimentation.

Il soustrait la langue à tout principe d'unité de signifiante et à toute subjectivation assujettie. Élaborer un poème, c'est accroître le territoire de la langue par déterritorialisation vis-à-vis des strates de signifiante et des lignes de subjectivation sur lesquelles elle risque de se rabattre (p. 19). C'est dégager un « plan de consistance », un « milieu » (p. 31), un « plateau » (p. 33), dans la langue. Une « région » (p. 32) dans laquelle laisser proliférer des multiplicités sémiotiques, linguistiquement formées ou pas, corporelles, visuelles ou sonores... Celles-ci prenant consistance à contre-pied des systèmes de significances majoritaires et des lignes de subjectivation prédéterminées... qui peuplent la langue. Le poème se développe, dans la langue, sous l'aspect d'un agencement à *n dimensions* dont la nature change à mesure qu'augmentent ses connexions (p. 15).

La deuxième opération concerne une recherche des formes d'ouverture, c'est-à-dire d'hétérogénéisation ou de connexion de la langue aux dimensions aussi multiples que variées du champ social. Un poème est un mode de connexion d'agencements sémiotiques ou linguistiques entre eux (p. 10 ; 34). Un agencement qui fait fonctionner (p. 13) des agencements linguistiques et/ou sémiotiques à même les agencements politiques, médiatiques, techniques... qui servent de gangue à la langue.

Enfin, c'est une expérimentation de toutes les « directions mouvantes » (p. 31) ou de toutes les « lignes de fuite » (p. 18) le long desquelles le poème engage ces agencements d'agencements. Le poème place dans une « évolution aparallèle » (p. 18) la langue, comme tous les autres régimes de signes qu'il emporte avec lui, et le monde culturellement et socialement structuré. Il devient la cause d'une rupture assignifiante et asubjective (p. 16) de la langue.

5 [<http://al-dante.org/shop-4/julien-blaine/invece-revue/>].

Ces trois opérations, qui sont affaire de « cartes » et de « performance » (p. 20), font du poème une « machine abstraite » (p. 19) ou de « guerre » (p. 16); c'est-à-dire une « expérimentation en prise sur le réel » (p. 20), à même le réel (p. 84, 110, 177) de la langue.

2^e plateau

déconnexion multiplicité / unicité

« Le loup, c'est la meute » (p. 44)
« La libido baigne tout » (p. 48)

Les numéros 1, 2 et 3 de la revue *Invece*⁵ forment une « meute » (p. 44) de poèmes qui sont d'emblée une « multiplicité moléculaire » (p. 43). Ils convoquent respectivement dans la langue trois figures singulières de l'histoire : Mary Read, femme pirate et révoltée des ^{VII} et ^{VIII} siècles, Rain in the face, chef de guerre de la nation Sioux, et Cimendef, esclave marron et fugitif de l'île de La Réunion. Surtout, ils les lâchent dans la langue. Dans chaque poème, la langue devient alors un « désert peuplé » (p. 43) et fait des mouvements intempestifs de ces figures, certes, mineures dans l'histoire, mais d'une exemplaire indocilité. Sous le coup de leurs assauts, les signes et les symboles, les récits et les images s'entremêlent dans la langue jusqu'à ce qu'elle y perde ses organes centraux (de signifiante) ou centralisés (de subjectivation). Chacun de ces insurgés entraîne la langue dans un « devenir-inhumain » (p. 45), anorganique, pour qu'elle sorte de ses codages et surcodages médiatiques, politiques, sociaux... La langue ne s'unifie plus, ni ne se totalise, en une « multiplicité arborescente » (p. 46) autour d'un centre signifiant et de modes d'expression subjectivés. Elle devient alors un « corps sans organes » (p. 43) de l'intérieur duquel le poème s'impose comme le mode de production d'une multiplicité de particules, qui ne se divise pas sans qu'elle ne change de nature, et de distances, qui ne varie pas sans la faire entrer dans une autre multiplicité (p. 46). Un poème, c'est « profondément libidinal » (p. 50), comme une « multiplicité de multiplicités qui forment un même agencement » (p. 47) dans la langue.

3^e plateau

déconnexion contenu / expression

« La panique, c'est la création » (p. 93).

Les poèmes chromatiques de Van de Velde font proliférer dans la langue une telle multiplicité de multiplicités des régimes de signes. Les uns sont issus des langages

informatiques et numériques, d'autres relèvent du champ des arts plastiques : de la peinture à la sculpture. Leur articulation n'a rien d'une partition binaire entre contenu et expression. Sur le plan du contenu, la « sédimentation » (p. 55) du texte s'effectue entre un flux de « substances de contenu » (p. 58) et une « forme de contenu » (p. 58). Le premier est fait d'une sélection de matières informatiques et numériques (lettres, signes de ponctuation, symboles...) et de couleurs aux intensités et aux saturations variables « choisies » (p. 55). La « forme de contenu » (p. 58) s'applique au flux de substances et dans un certain ordre (p. 55) : selon des incurvations et des redressements. Ces mêmes multiplicités sémiotiques sont prises, sur le plan de l'expression, dans une seconde articulation. Leur passage s'effectue dans le « plissement » (p. 55) entre une « forme d'expression » (p. 58) et une « substance d'expression » (p. 58). La forme d'expression de ces poèmes chromatiques prend l'aspect de structures a priori ou de formes idéelles (p. 55), en l'occurrence des surfaces 3D. Quant à leur « substance d'expression » (p. 58), elle se forme, en fonction de ces structures idéelles, en un composé ou une texture plus ou moins dense.

Pris dans cette « double articulation » (p. 54), ce milieu d'« interstrates » entre le plan de contenu et le plan de l'expression, les flux sémiotiques se développent selon des lisibilités et des visibilités inédites.

Ces poèmes chromatiques croissent réellement au cœur même de ce feuilletage très dense d'interstrates de substances (signes informatiques et numériques, textures) et de formes (surfaces 3D, incurvations et redressement). Ils provoquent une poussée de toutes les strates (contenu et expression) et de toutes les interstrates dans la langue. Dans ce « mécanosphère » (p. 89, 91, 94) ou « rhizosphère » (p. 94) qu'est le poème dans la langue, les flux sémiotiques passent par des « épistrates », sortes d'autres centres de signifiante possibles, et des « parastrates », qui s'ouvrent comme des à-côtés potentiels, le long de lignes de déterritorialisation tendues vers l'absolu (p. 74). Ce que poétise Van de Velde n'est autre que la diagrammatisation (p. 92), la connexion ou la « métraste » (p. 54) de toutes les multiplicités de multiplicités sémiotiques dans la langue.

4^e plateau

déconnexion matière / forme

« Tout système est en variation » (p. 118)

Des vies sur Deuil polaire (Al Dante, 2012) de Sivan prend consistance par une somme d'« indisciplines ». Son texte se déploie par des procédés qui travaillent les « constantes » phonologiques, sémantiques et syntaxiques, voire graphiques, de la langue, et qui « entrent

dans [les] énoncés » (p. 108) disciplinés ou grammaticalisés (p. 100) par le système d'information et de communication propre au(x) langage(s) scientifique(s) : répétition de lettres et récurrence de syllabes (« Contrrrract n u uuuaaaaj rrrrrrrrrrrrrconssssstruct ddd iiiiiiiffrrrrr aaaact commut'active réseau bbbb iotransistor Rrrrrrrr uuuuuuuptuuuurr c ontact »). Il s'affaire aussi à même les « états de contenus » techniques et scientifiques (p. 84, 110, 177) du point de vue de leur codage en fonction des signifiances des champs technique et technoscientifique auxquels il connecte la langue. Et, en cessant de les représenter ou de s'y référer – c'est en cela que le texte de Sivan n'est plus réductible à son contenu narratif : l'histoire d'une colonie de pionniers venue « terraformer » une planète –, il intervient pour les libérer des axiomes et des propositions, des valeurs et des principes, qui les régissent. Le poème est plus qu'un acte de langage (p. 110), il intervient : c'est une langue en actes.

Cette intervention est double. Le texte de Sivan opère sur les flux de matières sémiotiques, ceux propres au monde de la technique et des technosciences, ceux de la littérature de science-fiction et de la poésie. Il agence « les déterminations pragmatiques, mais aussi sémantiques, syntaxiques et phonologiques » des énoncés à même les agencements d'énonciation technico-scientifiques dont ils dépendent (p. 115). Il agit, par ailleurs, à travers des rapports de forces. Il a lieu à même les « variations continues sur les éléments communs » de la langue soumise aux systèmes de signifiances et aux modes d'expression que le champ des sciences et des techniques (p. 123) régit. Son texte, dans une « folle production de vitesses et d'intervalles » (p. 124), d'une « pragmatique interne » (p. 124) ou encore d'une polyglossie (p. 125), fait surgir de « nouvelles distinctions » (p. 123) dans la langue qui la rendent étrangère à elle-même. Il est fait de « procédés de variation » (p. 124) d'« une langue dans une langue » (p. 123). D'aucuns reconnaîtront dans ce « pur continuum de valeurs et d'intensités » (p. 125) qui joue sur la texture et le rythme du texte le style *moléculaire* de Sivan.

Conditionnée qu'elle était à des systèmes de signifiante et à des modes de subjectivations centralisés, la langue techno-scientifique devient intensive (p. 125). Toutes ces constantes et ses structures phonologiques, sémantiques et syntaxiques, tous ses états de contenus, entrent en vibration dans un système lui-même « en variation » (p. 118) et deviennent des « matériaux-forces » (p. 121).

Agir à même le réel des langages scientifico-technologiques, pour en dégager les « possibilités de variation » (p. 129), le « potentiel » et le « virtuel » (p. 125), est opposable à la condition ou à « la détermination actuelle [des] rapports constants » (p. 125) de ces langages. C'est la « réalité du créatif » (p. 125) en poésie : faire que le poème tienne un rôle de « tenseur » (p. 126) à l'intérieur des flux sémiotiques et linguistiques soumis à des systèmes de signifiances et des modes de subjectivation étriqués.

Le travail de tension que le texte de Sivan effectue au cœur de la langue technoscientifique tend celle-ci vers « une limite de ses éléments, formes ou notions, vers un en deçà ou un au-delà de la langue » (p. 126). Le texte, par l'agencement tout en variation mis en route, opère alors une « transitivity » des énoncés (p. 126) technoscientifiques. Il les tire vers des formes « atypiques », des « pointes de déterritorialisation » (p. 126). La langue ne fonctionne plus selon ses dichotomies habituelles, ni même selon les oppositions savant/inculte, érudit/populaire ou même majeur/mineur... et pas plus selon des segmentations entre technosciences, poésie, littérature de science-fiction... Le texte de Sivan n'est plus qu'un des multiples « traitements possibles » de la langue (p. 130). Un traitement du majeur, la langue technoscientifique, par le mineur : la poésie ; du savant, les technosciences, par le populaire : la littérature de science-fiction. Un « traitement créateur » qui, du milieu de la langue, supprime, dans un effet de « sobriété », ou fait varier, dans un effet de « variation », les constantes qui structurent la langue technoscientifique (p. 132).

Ajoutons que ce travail sur la langue technoscientifique ne consiste pas simplement à la reterritorialiser sur des centres de signification ou des modes d'expression minoritaires : poétiques et avant-gardistes. Il s'attache plutôt à déterritorialiser les énoncés technoscientifiques, leurs composantes phonologiques, syntaxiques et sémantiques pré et surdéterminées. C'est toute la différence, à lire Deleuze et Guattari, entre le minoritaire comme condition, qui ferait que la poésie d'avant-garde ne serait qu'un autre ghetto des langues technoscientifiques, et le devenir-autre des flux sémiotiques tout à la fois technoscientifiques, poétiques et science-fictionnels emprisonnés dans leurs systèmes de signification et de subjectivation majoritaires et dominants respectifs (p. 132). C'est en les « connectant » (p. 135), sans détermination *a priori*, en une multitude d'« éléments de minorité » (p. 134) que le texte de Sivan devient littéralement « révolutionnaire » (p. 134). Au moment même où il devient un effet-événement, une transformation incorporelle, une « métamorphose » (p. 136), une « énantiomorphose » (p. 136) ou un « passage » (p. 137), qui défait la « figure » (p. 136) que forment les systèmes de signification et les modes d'expression totalitaires qui s'appliquent tout autant à la science et aux techniques, qu'à la poésie ou la littérature de science-fiction.

5^e plateau

Déconnexion flux / consistance

« L'écriture fonctionne à même le réel » (p. 177).

Le *mail art* relève de cette consistance en variation que nous associerions à une esthétique « diagrammatique » de la langue⁶. Chaque collage, montage, assemblage, fait éclater les

⁶ Se reporter à la Biennale internationale d'art postal de L'Île-sur-Têt : [<http://biennaleartpostal.blogspot.fr/>].

flux sémiotiques dominés par les systèmes de signifiante et de subjectivation majoritaires de l'information et de la communication de masse, de la propagande politique ou de la publicité (p. 170). Chaque poème, en connectant tout avec tout, lutte contre l'organisation paranoïaque et despotique des régimes de signifiante et de subjectivation qui dominent la langue. Ceux que les médias de masse et l'industrie des biens de consommation mettent en place, comme ceux que la communication politique propage. Régimes dans lesquels le signe renvoie infiniment à un signifié ou à un mot d'ordre tout puissant (p. 144) qui, lui-même, se projette à son tour en un réseau de signes dont il n'est autre que le « centre de signifiante » exclusif (p. 144).

Le *mail art* cherche aussi à éviter toute forme de subjectivation prédéterminée, comme le sont devenus les modes d'expression de la poésie contemporaine qui prétend s'être échappée des flux sémiotiques dominants (imposés par les circuits de l'art contemporain, l'industrie du livre et de l'édition...) alors même qu'elle leur est aliénée. Orgueilleuses de les avoir trahis, les formes de subjectivation de la poésie contemporaine courent malgré ce danger de se rabattre sur ces formats de production et de diffusion mondanisés qui s'imposent avec autorité à la poésie.

Cette esthétique diagrammatique de la langue dont le mail art relève, met donc en place une « pragmatique interne » (p. 115, 124) aux langages politiques, culturels, médiatiques... Les poèmes visuels qui en ressortissent entremêlent des flux de signes dans des sémiotiques mixtes (« pragmatique générative », p. 173) et accélèrent la traduction réciproque de régimes de signes hétérogènes (« pragmatique transformationnelle », p. 173). Le poème devient une « machine abstraite singulière » (p. 178) qui soumet contenus et modes d'expression conditionnés, substances et formes aliénées, à une telle « puissance absolue de déterritorialisation » (p. 167), qu'il les entraîne dans une « commune précipitation » (p. 177) le long de lignes de fuite potentielles (p. 167). Ce que Deleuze et Guattari nomment une « pointe de création et de déterritorialisation » (note 36, p. 175-176).

6^e plateau

déconnexion matière / énergie

« Le CsO est désir, c'est lui et par lui qu'on désire » (p. 196).

Toute la poésie spatialiste, visuelle, phonétique, cinétique et graphique, de celle d'Ilse et Pierre Garnier à celle de Shin Tanabe, prend la langue là où les systèmes de signifiante et de subjectivation politiques, médiatiques, culturels, technoscientifiques... la laissent : sur des strates organisées et centralisées. Chaque poème de Jean-François Bory, de Sergio Monteiro

de Almeida, de John Furnival, de Jurgen O. Olbrich, de Jiří Kolář, de Katue Kitasono, de Timm Ulrichs, de József Biró ou d'Emmett Williams... ouvre les contenus et les modes d'expression de la langue à des connexions sémiotiques multiples. Chaque poème branche entre eux des flux de signes hétérogènes. Et cela n'a rien d'une estocade portée à la langue.

Défaire la langue, c'est faire fonctionner, dans la langue, des machines abstraites (p. 199) faites pour produire du désir. C'est, en d'autres termes, expérimenter « des conjonctions de flux » sémiotiques le long de lignes de fuite. Ou encore « essayer (...) des continuums d'intensités » sémantiques, phonologiques et syntaxiques dans des « mouvements de déterritorialisation ». C'est risquer des diagrammes inédits « contre les programmes encore signifiants et subjectifs » (p. 199) qui organisent la langue.

Toute cette poésie des signes et des flux de signes montre que le poème est ce qui reste quand le poète retranche de la langue « l'ensemble des signifiances et des subjectivations » (p. 188) autoritaires qui la mettent au pas. Alors, la langue n'est plus « peuplé[e] que d'intensités » sémantiques, phonologiques et syntaxiques indéterminées. Le poème dégage une énergie, des agencements linguistiques et sémiotiques formés ou non dans lesquels « passent et circulent » (p. 189) des langues arrachées à des systèmes de signifiance et de subjectivation culturels et sociaux, politiques, économiques, et médiatiques...

7^e plateau

déconnexion lignes / devenir

« Comment sortir du trou noir ?
comment percer le mur ?
comment défaire le visage ? » (p. 228)

La langue est toujours prise dans des agencements de pouvoir, despotiques et paranoïaques, qui se referment sur elle. Ces « machines abstraites de visagéité » (p. 216), qui « agissent précisément par signifiants, et s'exercent sur des âmes ou des sujets » (p. 221) par subjectivation, l'emprisonnent. Elles en neutralisent d'avance « les expressions et connexions rebelles aux significations conformes » (p. 208). Elles forment de véritables « visages bunkers » (p. 209) socialement produits et organisés (p. 222). Ils sont la face dont le signifiant a besoin pour rebondir (p. 208) et les trous noirs dont la subjectivation a besoin pour y verser conscience et passion (p. 208).

Mais « si le visage est une politique, défaire le visage en est une aussi » (p. 230). « Tracer des lignes, lignes de fuite active ou de déterritorialisation positive » (p. 228), voilà

le poème en actes, la langue agissante. Connecter toutes les lignes entre elles et percer le visage, défaire les visagifications de tous les systèmes de signifiante et de subjectivation qui s'appliquent à la langue comme un masque.

Un poème, c'est une politique qui engage la langue dans des devenir réels, des intensités sonores, visuelles, performatives, textuelles... comme dans autant de « devenir-clandestin » (p. 230). C'est l'invention de différents mouvements intensifs, qu'ils soient sonores (de Chopin à Heidsieck, en passant par Métail), textuels (Giraudon, Pascal...), visuels (spatialistes, concrétistes, visuels, signalistes, sémiotiques, métagraphiques et lettristes, cinétiques, et bien avant de dada à Merz, en passant par le suprématisme...), performatifs (de la poésie directe de Pey à la poésie action de Prigent, ou aux lectures performées de Desheng, et encore aux déclar'actions de Blaine ou aux performances de Hubaut)... qui placent les « organes » (p. 210) phonologiques, syntaxiques, sémantiques de la langue dans des rapports indéterminés, dans des « diagrammes » asignifiants ou dans des « multiplicités » asubjectives (p. 233) inédits. Le poème emporte la langue vers des « devenir imperceptibles » (p. 209), poétiques. C'est le « pouvoir fragile et précaire » (p. 216) du poète.

8^e plateau

transconnexion – métaconnexion

« Immanence partout » (p. 251).

Ce serait une « fausse impression » (p. 249) de considérer le poème comme l'entrelacement de deux lignes qui se rejettent l'une l'autre : l'une molaire, celle de la langue codée et normée, l'autre moléculaire et dévergondée que la parole poétique incarnerait.

Il y a, au niveau superstructurel, c'est-à-dire du point de vue des appareillages idéologiques et normatifs de signifiante et de subjectivation, et aussi des instances de production et des institutions de diffusion qui structurent le champ social, une surdétermination de la langue. À cette échelle, la langue s'organise en fonction de lignes molaires qui innervent, par des « injections » ou des « infiltrations » moléculaires (p. 249), sa production, sa diffusion et sa réception. Ces lignes sont les axiomes ou les principes de « surcodage généralisé » (p. 271) que le capitalisme industriel, mercantile et cognitif impose à la langue.

Au niveau infrastructural des conditions, des forces et des rapports de production de la langue sur le champ social, le poème défait ces surcodages à travers lesquels la superstructure se déploie et se reproduit. Mais ce n'est jamais sans que le poème lui-même ne coure le risque de redevenir le lieu de prolifération, dans la langue, de « micro-œdipes, micro-formations

de pouvoir, micro-fascismes » (p. 251). Sitôt laisse-t-il se reconstituer à son niveau tout ce qu'il défait (appareils de signification et modes de subjectivation de la langue, normes de production, de diffusion et de réception), qu'il se reterritorialise. Sitôt le poème code-t-il ses contenus en fonction de catégories adventices (« poésie contemporaine », « poésie classique » et même « poésie expérimentale ») et de codages conventionnels (en l'occurrence stylistiques), que le minoritaire s'impose comme condition prédéterminée de la langue et la restructurise sur des normes et des valeurs souhaitables, parce qu'acceptables, par le monde des lettres, le marché de la littérature, l'industrie du livre... Sitôt territorialise-t-il ses modes d'expression sur des formes et des formats institués (de la performance à la lecture...) que son caractère minoritaire devient ambiguë et se referme sur les logiques industrielles, mercantiles et cognitives du capitalisme qui s'appliquent à la poésie.

Le poète, dont Gherasim Luca est l'une des figures paroxystiques, ni ne code, ni ne surcode de quelconques flux linguistiques ou sémiotiques. Il trace un autre type de ligne. Il ouvre des lignes de fuite « immédiatement pratiques » (p. 249) à même les lignes molaires et moléculaires de la langue. Il décode (p. 271) ou déterritorialise les flux sémiotiques. Dans *Les orgies des quanta* (illustré de 33 Cubomanies non-œdipiennes), *L'Extrême-Occidentale* ou *Héros-Limite*, Luca se saisit de la langue empêtrée dans la communication signifiante et rationnelle, et la travaille. Compose-t-il en cela des poèmes à travers lesquels la langue fuit le monde ? La langue s'y réfugie-t-elle dans des significances et des modes d'expression minoritaires ? Bien mal avisé serait celui qui sur-interpréterait de la sorte la poésie de Luca en la pensant comme un rejet de la langue communicationnelle, signifiante et rationnelle. Le poète fait plutôt de chacun de ses poèmes une occasion *dans* la langue, dans ce qu'elle a de super et d'infrastructuel, de faire fuir ce monde (p. 249), de le faire s'enfuir des lignes molaires et moléculaires qui l'enserrent. Il entraîne la langue dans une « déterritorialisation absolue » (p. 249). Il l'engage dans une composition « clandestine » (p. 251) que nous associerons à une *ligne de marronnage* faite de deux types de connexions. L'une, identifiable à des *transconnexions*, pour qualifier ce en quoi le poète fait traverser la langue ou transpercer les lignes molaires et moléculaires. D'où, chez Luca cette croissance de la langue par épaissement ou boursoufflement de la matière syntaxique, phonologique et sémantique. Et jusqu'à ce que la langue ne soit plus qu'un flux sémiotique dont seule la *transconnectivité* des éléments compte. Ce que Luca appelait le « hasard objectif ». L'autre type, que l'on nommera des *métaconnexions*, pour désigner cette connexion des flux sémiotiques par le milieu des lignes, et qui, en même temps, les englobent et les transforment. Les récitals de Luca montrent bien que c'est du milieu de la langue, dans une sorte de métaconnectivité élémentaire, que le poète la fait résurger : rendue méconnaissable, mais pourtant faite de l'ensemble de ses constituants. Deux concepts absents de la terminologie de Deleuze et Guattari, mais qui subsument deux qualités majeures du rhizome et disent quelque chose d'essentiel de ce qu'est un poème expérimental.

Reste à souligner la fragilité de cette ligne de fuite, « là dès le début » (p. 250), au même titre que les deux autres sortes de lignes. Le poème n'est jamais à l'abri d'un rabattement des flux linguistiques et sémiotiques qu'il agence sur une ligne dure, au niveau de la superstructure, ou d'une rigidification de ceux-ci dans une ligne souple, au niveau de l'infrastructure. C'est ce qui explique que le poète, affairé à élaborer des lignes de fuite dans la langue et pour elle, éprouve sans cesse joie et désespoir, effort nécessaire et risque de folie.

9^e plateau

« Bref, tout est politique,
mais toute politique est à la fois macro-politique et micro-politique » (p. 260)

Toutes ces segmentarités, dures et souples (p. 260), font de la langue un appareil de signifiante surcodé et un organisme de subjectivation codé et centralisé. Sur sa strate dure, systèmes de signifiante et modes d'expression rationalisés, la langue s'ordonne comme « un tout global, unifié et unifiant » (p. 255) dans lequel chaque phonème, chaque morphème, chaque syntagme... prend sens et place. Ce qui ne l'empêche pas de se développer, sur des couches souples comme celle, par exemple, de la poésie. Elle répond alors, à contre-pied des lignes de surcodages, à des segmentations ou des codages plus fins des flux sémiotiques (p. 262), non moins déterminants, et qui s'opèrent à la faveur d'une micro-politique de la perception (p. 260), de l'affection (p. 260), des attitudes (p. 262) et des postures (p. 262). Lorsque ces deux types de segmentarités se conjuguent (p. 269), autrement dit, quand le surcodage reterritorisant et le codage territorialisant des flux s'adjoignent l'un à l'autre, les lignes de fuite s'interrompent. Alors, les flux sémiotiques se sédimentent ou se (re)/territorisent dans des machines abstraites de visagité (p. 272).

En revanche, comme la *poésie directe* de Pey incite à le penser, quand les flux décodés et déterritorisés s'écartent des machines de codages et de surcodages, il n'y a pas simplement « connexions » (p. 269) des flux sémiotiques, comme le notent Deleuze et Guattari. Dès lors, le poème expérimente à même la langue toutes les formes de *transconnexion* et *métacconnexion* des flux sémiotiques et linguistiques. Comme Pey branche les unes aux autres, pratiques corporelles et vocales, scripturales et orales, premières et ancestrales, chamaniques et médiévales... jusqu'à ce que le poème forme une machine abstraite de singularité de décodage (p. 273) ou encore de « mutation » ou « de déterritorialisation » (p. 273). S'agissant des poèmes-bâtons de Pey, ceux-là défient les formes normées de l'écriture et de la lecture (tout à la fois verticale et horizontale, linguistiquement formée ou pas...), et font des flux sémiotiques les plus divers un fagot dans la langue. Les poèmes-bâtons de Pey, à travers les connexions qu'ils opèrent, et pour autant qu'ils deviennent une

machine de guerre, n'ont pas « la guerre pour objet, mais le passage de flux mutants » (p. 280) sur des « lignes de fuite créatrice » (p. 526). Pey s'en explique : « il ouvre des passages dans les poésies traditionnelles des peuples sans écriture, la poésie médiévale, les pulsions du *zaoum* et celles de la poésie sonore⁷ » et, ajouterons-nous, y fait transiter tous les flux sémiotiques.

10^e plateau

« Une heccéité n'a ni début ni fin, ni origine ni destination ;
elle est toujours au milieu. » (p. 321)

Que peut donc un poème ?

Il peut *transconnecter* et *métconnecter* des flux sémiotiques mutants dans la langue et la conduire à nouer des alliances contre nature avec toutes les formes de multiplicités sémiotiques (p. 298). Des avant-gardes à ses formes actuelles les plus expérimentales, le poème engage la langue dans des magmas d'intensités sémiotiques (p. 311) : textuelles, sonores, visuelles, corporelles... Il est l'espace d'une action réelle qui fait qu'il est à lui-même sa propre réalité : tout à la fois « plan d'immanence » (p. 326) et « plan de consistance » (p. 311).

Sur le premier, le travail de Calmel – explorations numériques et multimédias de toutes les formes de performances, de textualités et de sonorités –, montre que la poésie autorise toutes les « proliférations » (p. 326) ou les « contagions » (p. 326) de la langue par une infinité de matières et de forces sémiotiques ou linguistiques qui la rend indiscernable. Sur le second, « plan de vie » (p. 311) de tous les flux sémiotiques et linguistiques, les poèmes de *Hp Process* libèrent, dans la langue, toutes les forces plastiques, sonores, visuelles... et toutes les énergies corporelles, numériques, technologiques... de devenir de ces multiplicités pour la rendre asignifiante. Immanence et consistance ne sont qu'« une seule et même chose » (p. 305) : l'« heccéité » (p. 310) de la langue, son devenir multiplicité. C'est ce qui explique que le poème « ne préexiste pas aux mouvements de déterritorialisation qui le déroulent, aux lignes de fuite qui le tracent (...), aux devenirs qui le composent » (p. 330). Sous l'action des poèmes de *Hp Process*, comme de ceux de Calmel, la langue, ouverte à tous les langages numériques et multimédias, technologiques et informatiques, rendue asignifiante, devient également impersonnelle ou asubjective. L'« affect » du poète n'a donc rien de l'expression d'un sentiment personnel. Il a tout de « l'effectuation d'une puissance de meute, qui soulève et fait vaciller le moi » (p. 294).

Composer de telles *heccéités*, c'est faire entrer la langue dans un devenir, certes, anorganique et imperceptible, mais « parfaitement réel » (p. 291). Un devenir que ⁷ [www.sergpey.fr].

8 *Allez un peu au cinéma*, Casablanca, Toubkal, 2007 ; *Ce que je n'ai pas dit à Al Pacino*, Etterbeek, MaelstrOm, 2012.

9 *Perfect day*, Amay, L'Arbre à Paroles, 2017.

l'on qualifiera de protéiforme ou de multidimensionnel en ce qui concerne les poèmes immersifs de *Hp Process* et de *Calmel*. Ces poèmes ne produisent rien d'autre que le devenir de la langue lui-même. Ils le rendent possible là où la (re)territorialisation de la langue l'empêcherait. Ce caractère immanent du devenir, en ce sens qu'il n'a pas, dans les poèmes de *Calmel* et de *Hp Process*, d'autre objet que de se produire en lui-même, forme « un bloc qui file suivant sa propre ligne, "entre" les termes mis en jeu » (p. 292).

On dira que l'indiscernabilité (l'assignifiance), l'imperceptibilité (l'anorganique) et l'impersonnalité (l'asubjectif) sont la fin immanente du devenir poétique (p. 342) de la langue. Le poème constitue la « fonction-bordure » (p. 302) de la langue.

11^e plateau

« Du chaos naissent les Milieux et les Rythmes. » (p. 384)

Dans les poèmes d'El Hakmaoui, ce devenir imperceptible, impersonnel et indiscernable de la langue, qui n'est autre que son hétérogénéisation, est précisément ce qui fait que la langue tient, alors que l'on s'attendrait à son effondrement sur elle-même. Le lecteur ou le spectateur ne comprenant plus, ne voyant plus, n'entendant plus, elle semblerait n'avoir aucune autre alternative que de retomber dans la servitude rassurante des systèmes de signification surcodant et des modes de subjectivation territorialisant.

Par la multiplicité de flux sémiotiques qu'il fait entrer dans la langue, le poème, au contraire, peuple la langue. Et, dans le cas d'El Hakmaoui, c'est l'arabe qui s'emplit d'une « ritournelle » (p. 368) faite de tous les flux sémiotiques et linguistiques : des icônes du star-system hollywoodien⁸ aux symboles rances de la vie quotidienne (Mc Donald et hamburgers, télé-réalité et média de masse...), du capitalisme, du post-colonialisme⁹, en passant par toutes les formes de babélisation de l'arabe. Ce « fonctionnement rhizomatique » (p. 404) des flux sémiotiques et linguistiques dans l'arabe, rendu, selon El Hakmaoui, à tous les carcans culturels et idéologiques, provoque un « effet » (p. 411) de « consolidation » (p. 405). Et la consolidation suffit à la langue pour « consister » (p. 408). El Hakmaoui dirait, peut-être, à devenir fonctionnelle.

Des ritournelles des flux sémiotiques et linguistique dans l'arabe se forment alors dans les « marges de liberté » que le poète arrache aux codages et aux surcodages (p. 396) de la langue. Ce territoire autre, qui n'est autre que le poème, est un espace déconnecté ou plutôt de connexions indéterminées dans la langue. Un espace où des espacements qui se font une place dans la langue elle-même, dira-t-on. Un plateau fait de toutes les *transconnexions* et

de toutes les *métacconnexions* sémiotiques. Les poèmes d'El Hakmoui sont des « lieux de passage » (p. 397) et de « relais » (p. 408) des flux sémiotiques et linguistiques dans la langue dont l'effet régulier lui assure un devenir-autre.

12^e plateau

« La machine de guerre
a un rapport extrêmement variable avec la guerre elle-même. » (p. 526)

C'est au niveau du poème que toutes les *transconnexions* et toutes les *métacconnexions* sémiotiques déstratifient la langue. Et ce parce que le poème se produit dans la langue comme un *effet de connexion tel*, que cette dernière change d'état. Cette métamorphose devient inséparable de la fluctuation de ses « qualités expressives et intensives » (p. 507) ou de ses « affects variables » (p. 507). Écouter Azam haleter ou panteler ses textes suffit à se convaincre de cette profonde transformation de la corporéité de la langue. On y entend directement ce que peut le poème : fonctionner dans la langue comme un agencement d'« événements-affects » (p. 507). Ou, pour le dire autrement, dans son aptitude à faire venir la langue comme un flux d'« essences matérielles et vagues » (p. 507) qui la rend aperceptive.

Le poème, dès lors, n'a plus rien à voir avec un théâtre d'opérations poétisantes sur lequel la langue fonctionnerait pour elle-même, comme un art de la langue ne s'exerçant que selon un certain art de la langue asservie aux appareils ou aux appareillages littéraires (p. 526-527). Dans les lectures d'Azam, le poème a plus affaire avec une corporéité de passage, un espace de nomadisme (p. 454) et de marronnage. Il devient une machine de guerre dont l'objet est la connexion (p. 526) de tous les flux sémiotiques linguistiquement formés ou pas, littérairement normés ou pas. Il touche à une matière-force, mouvement, énergie ou flux en variation dans la langue.

13^e plateau

« Ce qui caractérise l'indénombrable, ce n'est ni l'ensemble, ni les éléments ;
c'est plutôt la connexion, le "et" qui se produit entre les éléments, entre les ensembles,
et qui n'appartient à aucun des deux, qui leur échappe et constitue une ligne
de fuite. » (p. 587)

La langue, aujourd'hui, demeure bien sûr assujettie à des substances et des formes poétiques machiniques, c'est-à-dire à des machines poétiques qui lui sont extérieures. Qu'un poème capture des flux sémiotiques et les décode, mais sans pour autant les trans ou les métaconnecter, et il n'aura opéré que par simples « conjonctions topiques qui valent pour autant de nœuds ou recodages » (p. 564) dans le monde de la poésie contemporaine et prévalent comme contenus et modes de subjectivation de la langue.

C'est le cas lorsqu'un poète se suffit d'un retournement cynique de la langue contre ses propres structures ou d'un quelconque détournement ironique de ses modes d'expression dans des formes non moins ritualisées et stéréotypées. De la lecture emphatique au cri banalisé par sa propre exagération, en passant par la performance mêlant la voix du poète au contrechant du public dans une communion aussi participative que fantasmagorique, ou encore par le texte protéiforme et l'image composite qui s'auto-consument dans leur hybridation... le poète fait du poème un « régime d'assujettissement social » (p. 563) de la langue aux codes et aux surcodages de la poésie contemporaine.

Dans le même temps, le poème reste asservi par les normes et les valeurs qui le rendent souhaitable : acceptable dans les différents secteurs du champ social, à commencer par ceux du monde des lettres et du marché du livre. Simple opérateur d'un surcodage des flux sémiotiques et linguistiques, le poète se fait alors le complice de leur reproduction en tant que régimes d'assujettissement. Un poème, de ce point de vue, peut n'être qu'un des centres de signifiante et de subjectivation du « système d'asservissement machinique » (p. 533) qu'incarne la poésie conforme aux idéologies et aux structures capitalistes du monde de l'édition, des lettres et de la poésie. Dans ce cas, le poème devient, dans la langue, une opération de signifiante et de subjectivation normative, à laquelle la poésie correspond comme procès d'asservissement (p. 570) du lecteur/spectateur.

Dans un cas comme dans l'autre, la poésie expérimentale fonctionne comme une machine à (re)territorialiser la langue. Elle ne correspond donc pas à une simple catégorie du langage esthétique, ou à une quelconque apparence littéraire, mais se trouve être la « forme vivante et passionnelle où se réalise d'abord l'homogénéité qualitative et la concurrence quantitative du capital abstrait » (p. 570) au sein même des mondes littéraires et au plus proche du lecteur/spectateur.

Une seule option se propose alors au poète : faire entrer une meute « indénombrable » (p. 587) de flux sémiotiques et linguistiques hétérogènes dans la langue. Flux que le poème connecte et sous l'impulsion desquels il extirpe à nouveau la langue des codes et des surcodages normatifs, totalisants et unifiants. Tracer pour elle des lignes de fuite, c'est mettre la langue en mouvement, la déterritorialiser. Poétiser, c'est faire valoir la langue par la « force des ensembles non-dénombrables, si petits soient-ils » (p. 588) qui s'y développent.

14^e plateau

« L'indécidable est par excellence le germe
et le lieu des décisions révolutionnaires » (p. 590-591)

Faire du poème l'espace intensif (p. 598) de production de toutes les *heccités* de la langue ; le constituer comme l'espace lisse, c'est-à-dire vide de toutes les connexions pré- et surdéterminées ; faire qu'il survienne en actes, dans la langue, comme un événement ou une transformation incorporelle, fait du poème l'espace-temps d'une riposte (p. 601) dans la langue. Non pas contre la langue, mais depuis la langue et contre ce qui l'asservit et en fait un simple mode d'assujettissement. Ou, pour le dire autrement dit, c'est faire du poème l'espace vivifiant de toutes les « connexions révolutionnaires » (p. 591) face à la déconnexion généralisée et axiomatique des flux sémiotiques et linguistiques qui l'assèche.

